

le fait « en s'appuyant sur les vieilles méthodes de polarisation idéologique et un discours de conflit » (p. 128). Cette analyse critique prend une dimension dogmatique dans la contribution de Andrzej Flis, dont la brève synthèse de l'histoire politique de l'Église catholique ajoute surtout de la normativité aux faits bien connus et bien plus compliqués qu'ils ne le sont pour l'auteur. Ainsi, quand celui-ci affirme que l'Église catholique s'est désormais « aliénée », « probablement pour toujours », du vrai christianisme (p. 48), le lecteur se rend compte des difficultés de maintenir une posture scientifique dans un climat social caractérisé par une radicalisation des esprits autour de la question religieuse.

Parmi les auteurs plus positifs devant l'engagement social et politique des Églises, cet investissement est perçu moins comme une tentative de monopoliser la vérité que comme une forme particulière de l'action communicative. Ceci est particulièrement visible dans la contribution de Katarzyna Gilarek qui compare le rôle de l'Église catholique polonaise dans la lutte contre le communisme à celle, plus paisible, qu'a menée l'Église anglicane contre le gouvernement conservateur de M. Thatcher dans les années 1980. Le fait que l'Église d'Angleterre relève le défi de la « nouvelle droite » – au moment où personne d'autre ne semblait prêt à le faire – indique selon l'auteur que le repositionnement que Casanova appelle de ses vœux est d'ores et déjà en cours. Cependant, cette évolution n'implique pas nécessairement l'abandon de la symbolique nationale.

L'ouvrage propose aussi une approche moins institutionnelle de la question du réemploi du religieux dans la construction des identités. La contribution de Stephen Mennell *et al.*, présentant les résultats d'une enquête menée parmi la minorité protestante en Irlande, montre la tendance chez les protestants – dont l'identité est d'autant plus fragile qu'elle est de plus en plus minoritaire – de reprendre les éléments du discours catholique sur eux-mêmes pour les incorporer dans leur propre image de soi. Celle de Rosa Lehmann, analysant les rapports des communautés catholique, gréco-catholique et orthodoxe dans un village du sud-est de la Pologne d'après-guerre, met en lumière les enjeux politiques et identitaires de la conversion. Étudiant un conflit local du point de vue des adversaires aussi bien que de celui du pouvoir politique qui avait à le gérer, Lehman montre que l'athéisme proclamé du pouvoir communiste ne l'empêchait pas de faire une distinction entre « bonne » et « mauvaise » religion, favorisant l'Église orthodoxe au détriment des autres, notamment de l'Église

gréco-catholique soupçonnée de soutenir le nationalisme ukrainien.

Une place à part dans l'ouvrage revient aux deux contributions de Grace Davie, l'une sur l'Europe occidentale, l'autre, plus détaillée, sur le Royaume-Uni, puisque la réflexion sur le rôle public des acteurs religieux y est abordée d'un autre point de vue, celui de l'évolution des croyances et des appartenances, c'est-à-dire du point de vue de la sociologie de la modernité religieuse. C'est seulement là que le lecteur retrouve l'idée, pourtant essentielle pour comprendre les interactions de plus en plus nombreuses du religieux et du politique, d'une métaphorisation religieuse qui brouille la distinction classique entre ce qui relève du « domaine religieux » et ce qui n'en relève pas. Évoquant l'hypothèse d'une rupture générationnelle dans la religiosité des jeunes, Davie fait remarquer que la religion des jeunes n'est peut-être pas exactement la même que celle de leurs parents : « Si la définition de la religion est élargie jusqu'à inclure des questions telles que la santé individuelle et le bien social, le sens de l'existence, l'avenir de la terre et la responsabilité des hommes envers d'autres hommes et la terre elle-même, nous trouverons peut-être un autre type de comportement 'religieux' chez les jeunes. » (p. 162) Ce qui invite à poser la question de savoir si la référence à la transcendance est le seul point d'observation du religieux dans le politique.

Wojtek Kalinowski.

120.22

JUCQUOIS (Guy),  
SAUVAGE (Pierre).

**L'Invention de l'antisémitisme racial. L'implication des catholiques français et belges (1850-2000).** Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2001, 514 p. (annexes, tabl., illustr.) (coll. « Sciences & Enjeux » 2).

L'antisémitisme racial au sens strict apparaît, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque le discours sur les juifs se charge de justifications de type biologique. Il est lié au développement des théories « scientifiques » (ou considérées comme telles) sur la race et à l'apparition du darwinisme social, c'est-à-dire à la traduction (que Darwin lui-même avait à la fois pressentie et dénoncée) de la théorie de l'évolution en termes d'histoire et de hiérarchie. Ce type d'antisémitisme est, classiquement, soigneusement distingué de ce qu'on appelle l'« antijudaïsme » d'origine religieuse et qui caractériserait l'opposition (de doctrine) du christianisme envers le judaïsme.

C'est contre cette distinction, qu'ils jugent fallacieuse, que les auteurs ont entrepris d'écrire cet ouvrage. Historien et théologien, enseignant l'un à l'Université catholique de Louvain, l'autre à la Faculté Notre-Dame de la Paix à Namur, ils s'inscrivent dans la perspective tracée par Jules Isaac de l'analyse de l'« antisémitisme chrétien » et qu'ils proposent d'appeler un « antisémitisme ethnique », les arguments proprement « religieux » étant interprétés comme des conséquences des caractéristiques prêtées aux juifs en tant que peuple. Pour le montrer, au cœur même de leur ouvrage, ils étudient un corpus de 84 récits de pèlerinage français et belges, s'étendant chronologiquement sur près d'un siècle, de 1850 à 1940 – dont ils analysent, qualitativement et quantitativement, ce qui est dit des juifs à deux moments particuliers : lorsque les pèlerins, après avoir suivi, le vendredi après-midi, le Chemin de Croix à travers les rues de Jérusalem, se rendent devant le « mur des pleurs » ; et lorsqu'ils visitent les quartiers juifs de Jérusalem et de Tibériade. Le propos général des auteurs de ces récits est, certes, religieux, puisqu'il s'agit de susciter, auprès d'un public convaincu et, par définition, réceptif, une réflexion spirituelle à propos de lieux chargés d'un symbolisme très puissant ; en même temps, il s'agit de les conforter dans leurs certitudes et leur identité de chrétiens – et donc de leur prouver, sur le terrain, la vérité du christianisme. D'où le rôle, dans ce type de récits, des descriptions de la « déchéance » des juifs comme preuve de l'accomplissement des Écritures. Mais ce faisant, ces auteurs glissent insensiblement dans l'antisémitisme en reprenant à leur compte les stéréotypes les plus odieux.

Pour comprendre ce type de discours et en expliquer les composantes, G.J. et P.S. ont encadré cette analyse des récits de pèlerinage par deux développements de nature différente. Dans une première partie : « l'enracinement historique », ils retracent l'histoire de l'antisémitisme français (et belge, dans ce que ce dernier a de spécifique) depuis les origines jusqu'à l'entre-deux-guerres, en insistant sur le processus d'ethnicisation des différences. S'il y a bien « exclusions mutuelles du christianisme et du judaïsme », il y a, dès l'origine, élaboration de « deux mondes symétriques et antithétiques » certes définis par des caractéristiques religieuses, mais institués aussi par des catégories sociales et donc ethniques. C'est cet antisémitisme ethnique, dont l'Église est le principal inventeur, qui évoluera en antisémitisme racial lorsque les instruments conceptuels viendront donner un fondement pseudo-scientifique aux différences constatées. Dans une troisième

partie : « Responsabilité et souvenir », ils proposent alors une analyse, à travers les textes, de la difficile réflexion de l'Église catholique, à la suite de la *Shoah*, sur sa propre responsabilité dans l'antisémitisme, insistant à la fois sur les avancées réelles mais aussi sur les insuffisances de cette réflexion – les A.A. reprennent ici la critique de la distinction entre antijudaïsme et antisémitisme qu'ils trouvent dans les textes du Magistère mais qu'ils interprètent comme un procédé facile pour occulter le fond du problème.

En conclusion, les A.A. se disent persuadés que c'est par un éclairage sur la longue durée, par l'analyse des enchaînements historiques et par la prise en compte des déformations de la pensée, que les voies d'un redressement des relations entre juifs et chrétiens peuvent être dessinées ; et c'est ce qu'ils s'efforcent de proposer ici, à partir d'un corpus original et en accompagnant leur analyse de rapprochements pertinents.

Yves Chevalier.

120.23

KOUAMÉ (Nathalie).

**Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa. Le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868.** Paris, École française d'Extrême-Orient, 2001, 315 p. (bibliogr., index, tabl., glossaire, graphiques, cartes) (coll. « Monographies », n° 188).

Rares sont les ouvrages ou articles en langue française consacrés aux pèlerinages japonais et tout spécialement à l'un des plus célèbres d'entre eux (avec celui d'Ise), le pèlerinage de Shikoku. Notons, toutefois, la présentation pionnière de Sakai Usaku « Les pèlerinages au Japon » in : *Les pèlerinages*, Paris, Éditions du Seuil, 1960 (coll. « Sources orientales », mais qui ne brossait qu'un trop rapide tableau du phénomène, ainsi que les articles respectifs de Kazuya Hashimoto sur le pèlerinage au mont Ontake (« Le culte des montagnes au Japon : l'exemple du pèlerinage au mont Ontake », *L'Ethnographie*, 85, 1981-2) et de Dennis Gira sur les pèlerinages de la religion shintô (« Les pèlerinages du shintô au Japon » in J. Chélini et H. Branthomme, *Histoire des pèlerinages non chrétiens*, Paris, Hachette, 1987).

L'ouvrage ici recensé comble donc une lacune, et mérite de retenir notre attention pour au moins deux raisons essentielles. La première est d'ordre méthodologique : véritable travail de terrain, cette étude se base sur des informa-